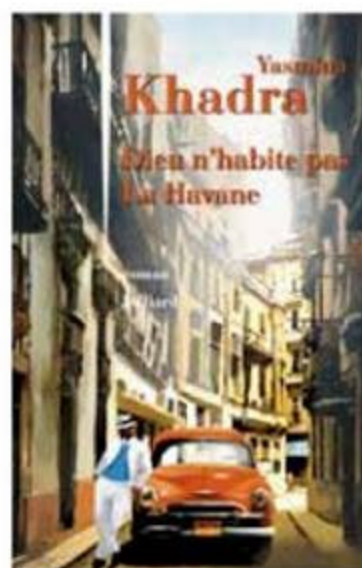


Yasmina Khadra

C'est dans l'univers

de la rumba et du mambo que se déroule son dernier roman*. Traduites dans une quarantaine de langues, les œuvres de l'écrivain algérien installé à Paris racontent, dans un style passionné, le destin de personnages en prise avec les drames et espérances du monde actuel.



*« Dieu n'habite pas La Havane », paru aux éditions Julliard.

► **Je suis né dans le Sahara**, un monde intérieur où l'on devient ascète naturellement.

La nudité du monde qui nous entoure nous renvoie à notre fragilité, notre finitude. Mes ancêtres étaient des érudits et des poètes. La littérature est vécue chez moi comme une vocation innée. Toute ma vie, j'ai été dans l'exclusion : à 9 ans, je suis ravi à ma famille pour être confié à l'institution militaire. Dans l'armée, trente-six ans durant, j'étais perçu comme une fausse note dans la fanfare soldatesque. Aujourd'hui, certains milieux médiatico-littéraires tentent d'occulter mon travail d'écrivain sous un uniforme. Cependant, je m'accroche à cette verve qui me fait rêver, à cette fibre qui frémit en moi dès que j'ouvre un livre.

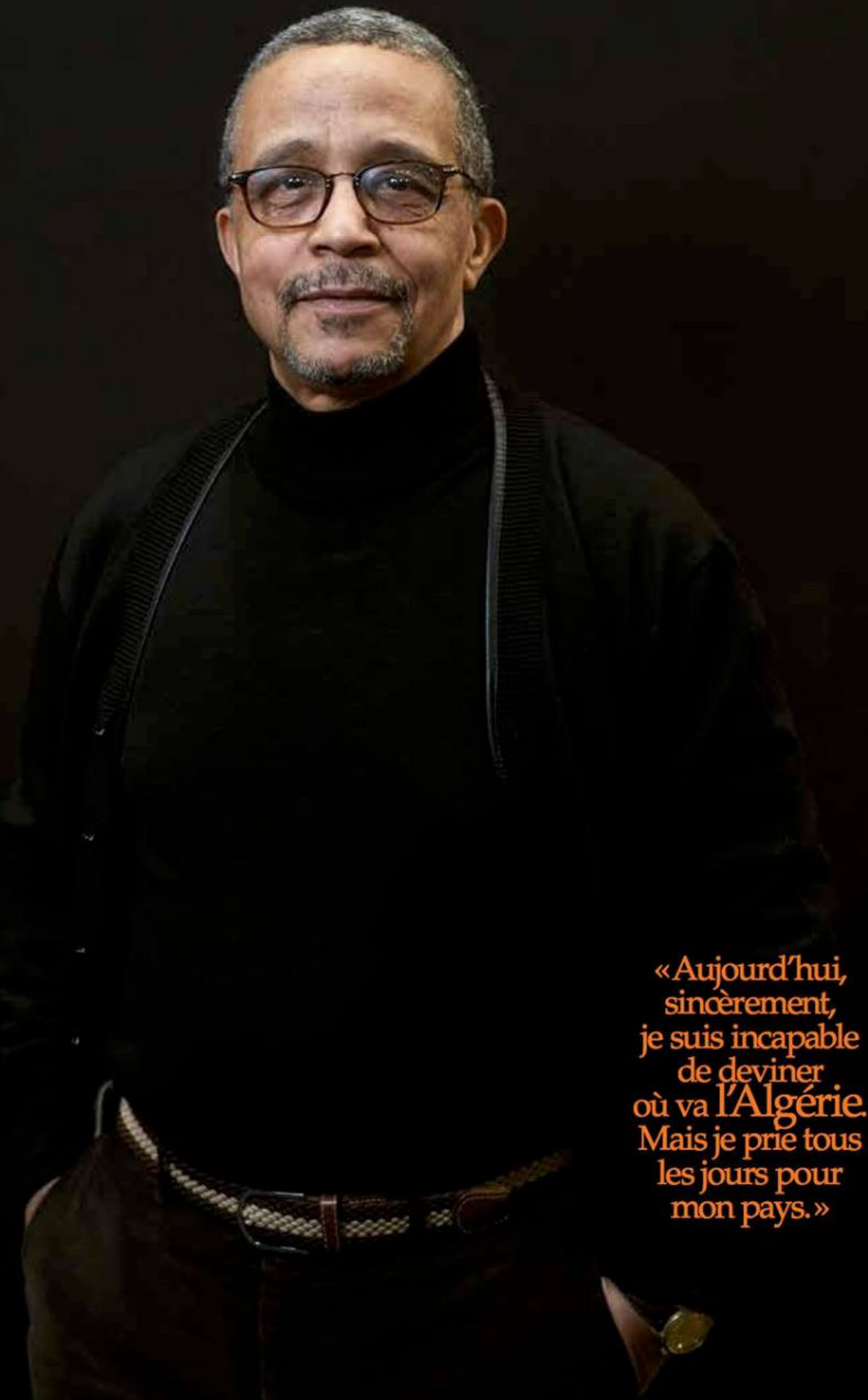
► **Je n'ai pas de rituel** ou de discipline d'écriture. J'ai été soldat toute ma vie, ce qui m'a obligé à écrire en fonction des rares moments de répit que la fureur des jours m'accordait. L'écriture est un exil. Quand on est dans la créativité, on échappe à ce qui nous entoure, ou plutôt, on y renonce. Mais je ne dois pas devenir l'otage de ma vocation. Je suis un papa, un mari, il faut aussi que je m'occupe d'autres choses.

► **J'écris en tant qu'Algérien**, avec ma sensibilité, ma mentalité de Bédouin, mes repères « arabes », mes extravagances de nomade halluciné, parfois. J'ai mes propres codes et ma façon de voir les choses. Ce que certains critiques ne situent pas. Camus disait : « Les vrais artistes ne méprisent rien ; ils s'obligent à comprendre au lieu de juger. » Lire, c'est aller vers la générosité de l'auteur, et non traquer la faute de frappe.

► **J'essaie de me diversifier**, d'aller là où personne ne m'attend. C'est aberrant de réduire un écrivain à un phénomène endémique. Comme s'il ne devait pas sortir de ses frontières. C'est réducteur et injuste, voire arbitraire. J'adore les écrivains de tous les horizons ; leur enseignement m'ouvre à d'autres univers. Pourquoi ce dernier roman à Cuba ? La réponse est dans le livre, et non pas dans ma façon de m'expliquer, comme si je devais légitimer cette démarche. Mon souci est de trouver un style pour chaque livre. J'aime travailler la langue, l'assujettir pour la rendre crédible. Rares sont ceux qui ont remarqué le travail entrepris dans *Les Hirondelles de Kaboul* : raconter cette histoire en me basant sur la tragédie grecque et en m'articulant autour du conte arabe.

► **Mon amour pour l'Algérie** m'a longtemps inspiré des intuitions, des prémonitions. Dans mes romans, j'ai parlé du fanatisme et du terrorisme, de la corruption puis de la réconciliation, cette mascarade algérienne des années 2000. Tout ce que j'ai anticipé s'est révélé vrai. Aujourd'hui, sincèrement, je suis incapable de deviner où va l'Algérie. Mais je prie tous les jours pour mon pays.

► **Je n'aime pas cette formule** France/Afrique : mettre un pays face à un continent. Comment la France peut-elle ramener toute l'Afrique à elle ? Beaucoup de pays n'ont aucun rapport historique avec elle. L'avenir du continent passera par son émancipation et par son identification. Car jusqu'à présent, l'Afrique reste à identifier (d'où mon roman *L'Équation africaine*). Certains pensent que c'est un pays. D'autres dissocient l'Afrique du Nord de l'Afrique subsaharienne. Il faut d'abord la situer dans les esprits avant de la situer sur une carte. ■



« Aujourd'hui, sincèrement, je suis incapable de deviner où va l'Algérie. Mais je prie tous les jours pour mon pays. »